

INHAI GÀRD GÈRARD

Around the world, Across the world

22 février > 29 mars 2003

Vernissage le 22 février de 17 à 22 heures

Intervention de Bertrand Daurat et Reuter & Belter

Live/labo/performances : consulter le site <http://visionsglobales.com/expodorval/>
expodorval@visionsglobales.com / 06 70 20 55 81

GALERIE CLAUDE DORVAL

22, rue Keller, 75011 Paris - Tél : 01 48 06 35 67 / Fax : 01 48 06 25 58

Du mardi au samedi de 14 heures à 19 heures et sur rendez-vous

Parking : 121, rue Ledru-Rollin

Exposition organisée avec l'aide de Violetta Liagatchev, Michel Engel et O-ZI



GÉRARD GIACHI

Around the World, Across the World

22 février > 29 mars 2003



Photographie : Marc Parronchi

Vernissage le 22 février de 17 à 22 heures

Intervention de Bertrand Daurat et Reuter & Belter (Plastic Passion)

live/labo/performances :consulter l'évolution du site
expodorval@visionsglobales.com / 06 70 20 55 81

GALERIE CLAUDE DORVAL

22, rue Keller, 75011 Paris - Tél : 01 48 06 35 67 / Fax : 01 48 06 25 58

Du mardi au samedi de 14 heures à 19 heures et sur rendez-vous



Exposition organisée avec l'aide de Violetta Liagatchev, Michel Engel et O-ZI

Plasticien, programmeur, Gérard Giachi a très vite choisi la vidéo comme médium. Et la performance pour réaliser les images. Pour lui, pas d'œuvre possible sans expérience. L'art doit être vivant. Doit vibrer. Chacune de ses productions est un organisme qui s'hybride et mute pour échapper à une norme anthropophage qui, dans sa quête de progrès archéo-libéral, développe son propre système d'autodéfense. Marchande l'identité pour en faire de l'identifiable. Anarchiste solaire, Gérard Giachi élabore des projets qui réfutent l'idée de personne jouant le jeu de l'hypocrisie sociale. Celle de sujet aussi, par essence fabriqué pour souscrire. Il refuse la règle de l'isolement normatif. Ses machines sont des machinations tribales. Elles explorent les restes de la conscience humaine.

1986/2000, **Around the World, Across the World** : un puit sans fond d'images volées sur le net en live. Pas de tri. Toutes les images. Celles qui surveillent, bercent, rassurent, choquent. Elles défilent, sans fin. **Le grand jeu du petit artiste contemporain** (1), 1997 : des premiers pas à la reconnaissance internationale, le parcours du parfait petit artiste résumé en un jeu vidéo, comme on en trouve dans tous les bars. 1998. **Autoportrait** : mon temps m'appartient. Un autoportrait en forme de vanité réalisé à la manière d'un biologiste filmant en temps réel une fleur de sa sortie de terre à son éclosion. **Claude/Belsunce** (2), 2002 : scène de rue, de passage. En léger décalé, venues d'ailleurs, les images superposées d'un danseur qui chute, se lève, vrille, et retourne à terre.

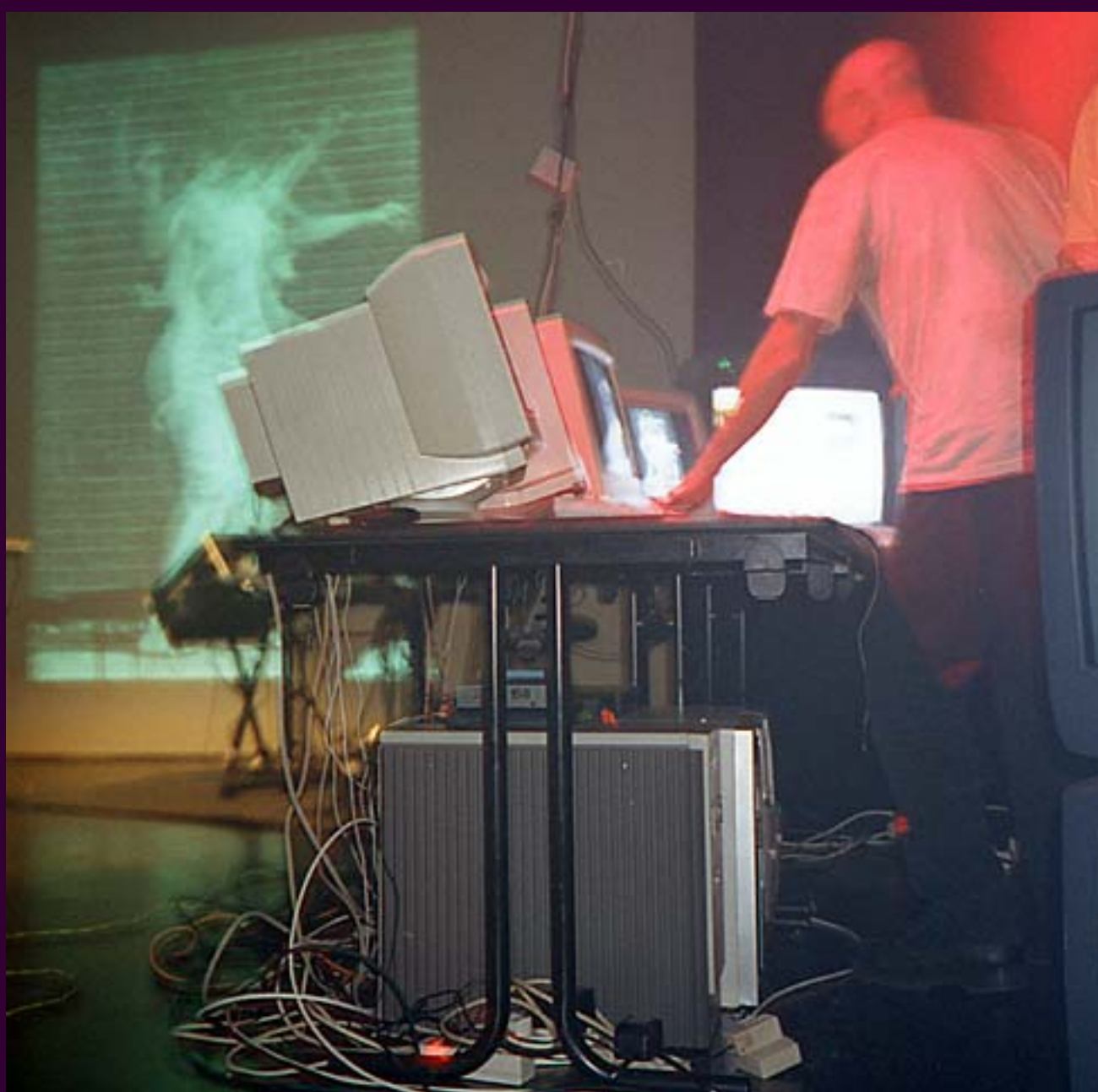
Le fil rouge de ces quatre pièces ? Elles célèbrent les passions, mettent en jeu la fragilité de l'individu. Sa part irréductible. Ces installations ne rejouent jamais le même scénario. Elles sont programmées pour exalter l'éphémère. Instituant, elles rappellent qu'il n'y a jamais eu et n'aura jamais de société purement fonctionnelle.

Francis Cossu, février 2003

1. Avec une musique originale de Suspifun.

2. Claude Aymon est le danseur, avec une composition du "Kintet" de Bertrand Daurat.

DANS LES RÈGLES DE L'ART, LA FÊTE !



Photographie : Antoine Giraudo

Une œuvre d'art conçue comme une fête : il y a de l'anarchisme solaire dans **Untilted party - beta version 0.91**, dernier opus du plasticien Gérard Giachi. Une soirée élaborée comme un champ d'expérimentations ouvert à toutes les mises en réseaux. Un projet où le virtuel et le machinique, bien loin de l'a-réaliser, donnent un goût de nouveau monde au présent.

En live, images captées sur le net, films extraits de la mémoire collective, mouvements saisis dans le quotidien de la ville sont mixés aux rythmes de la techno, version populaire et ludique de la musique savante électronique.

Au milieu, les corps. Ceux immanents des spectateurs entiers immergés dans un dispositif où les sources sonores et visuelles s'indexent ; invités à inventer leurs propres parcours, singuliers ou pluriels. Durant la performance, l'individu fait ses propres choix. En toute liberté. A l'intérieur du groupe, chacun devient un centre de l'univers.

Une philosophie héritière de la pensée du chorégraphe Merce Cunningham qui, début des années cinquante avec son complice le compositeur John Cage, opère une véritable déflagration en défonctionnalisant le corps, alors enfermé dans les carcans académiques, pour le rendre à tous les possibles. Un credo qui n'est pas sans rappeler celui de Marcel Duchamps pour qui l'œuvre doit être « raffinée » par le spectateur.

Ce qui compte pour Gérard Giachi, fasciné par la notion d'expérience à l'œuvre aussi bien dans les ready made que dans le gestus tribal de l'art du tatouage Maori, c'est le retour du vivant : « Aujourd'hui, note-t-il, l'art contemporain est arrivé dans sa phase baroque et décadente. Il n'y a plus de place pour la recherche gratuite, l'erreur, le tâtonnement. » L'humain.

Plus proche du nietzschéen « Il m'est odieux de suivre autant que de guider » que du « Ni Dieu ni Maître » libertaire, Gérard Giachi construit des projets qui réfutent l'idée de « personne » (portant masque et jouant le jeu de l'hypocrisie sociale) comme celle de « sujet » (par essence fabriqué pour souscrire). Il préfère exalter l'individu. Célébrer sa part irréductible. Pour cela, un seul mot d'ordre : défier les passions sur leur propre territoire, la fête.